

NOTES et glanures

ARCHITECTURE.

PIERARD (Christiane), *L'architecture civile à Mons (XIV^e-XX^e siècle)*, Gembloux, Editions J. Duculot S.A., 1974, in-8°, 72 p., 16 pl. h.-t. (Collection Wallonie, art et histoire, n° 23), 90 F.B.

Le dessin de cet excellent petit ouvrage n'est pas d'être un inventaire archéologique ou un guide touristique, mais de présenter les « données architectoniques permettant au promeneur de dater lui-même les façades qu'il rencontre en s'appuyant sur les descriptions succinctes et les photos consignées dans ces quelques pages » (p. 7). L'auteur a fait bien mieux que cela. Il est par ses titres et ses responsabilités, par l'étude des monuments montois et la pratique prolongée des archives, par ses publications passées et annoncées, tout préparé à rédiger une étude plus substantielle sur l'architecture religieuse et civile de la capitale hennuyère. Elle en a exclu pour l'instant l'architecture militaire, à laquelle elle ne consacre que quelques pages, et les édifices religieux qui peuvent faire l'objet d'une autre étude.

La construction de l'ouvrage donne de fait une esquisse de l'histoire de l'architecture civile de la cité de Sainte-Waudru, bâtie sur et autour de sa colline, ouvrant ses remparts aux six routes qui y convergeaient. Après avoir évoqué la première architecture en bois, qui disparut au XVI^e siècle mais inspira les premières constructions de pierre et de brique du XV^e, elle s'attache à l'hôtel de ville, inachevé, inspiré par Matthieu De Layens, principal édifice (avec la collégiale Sainte-Waudru) du XV^e siècle montois. Le XVI^e siècle est dans cette ville l'âge d'or de l'architecture par l'importance des constructions que l'expansion économique permit de mettre en œuvre et par la fermeté que les échevins montois surent mettre à les réglementer, instaurant ainsi une véritable politique d'urbanisme. A côté d'une tradition gothique inspirée soit de l'architecture en bois, soit de celle du Nord (architecture dite espagnole), la Renaissance apparut dans les édifices privés en même temps que Jacques Du Broeucq cons-

truait les châteaux de Mariemont, de Binche, de Boussu, et le jubé de Sainte-Waudru. Le XVI^e siècle est consacré aux grandes constructions publiques. Une architecture « économique » de brique locale et de pierre fut mise en œuvre dans des maisons modestes aussi bien qu'au collège des Jésuites, au Mont-de-Piété et dans divers couvents.

Si le classicisme ne s'incarna qu'au couvent des Visitandines, le Baroque inspira divers édifices religieux et surtout le beffroi, tandis qu'après le siège de 1691, la reconstruction, soigneusement réglementée par l'intendant Voisin, vit pénétrer l'influence française qui produisit un « classicisme mitigé de fantaisie du cru ». De 1691 à 1815, Mons appliqua, avec un retard d'un demi à trois quarts de siècle, tous les styles français : Louis XIII, Louis XIV, Régence, Louis XV, Louis XVI, le premier et le quatrième surtout. Les bâtiments se multiplièrent, reuges d'abbaye, hôtels de maître pour la noblesse d'épée et de robe, relais de poste, maisons cosuées, mais plus modestes de négociants et d'artisans aisés. Les hôtels Louis XV et Louis XVI entre cour et jardin se situent particulièrement à la périphérie de la ville, proches de l'enceinte, où les espaces libres étaient encore disponibles.

Le XIX^e siècle a surtout occupé, après 1864, l'emplacement de l'ancienne enceinte démantelée : des maisons particulières et des édifices publics ont illustré les styles Léopold II et Second Empire. Le *Modern Style* et les techniques modernes (poutrelles métalliques, béton) ont caractérisé notre XX^e siècle. Ainsi peut-on discerner trois étapes dans l'évolution de l'architecture montoise : jusqu'à la fin du XVII^e siècle la tradition des principautés des Pays-Bas, particulièrement de la Flandre et du Brabant, est dominante, puis jusqu'au XIX^e siècle l'influence française se conjugue avec la personnalité montoise, enfin depuis un bon siècle, c'est vers les modes en honneur en Belgique que la ville est revenue.

Il est bien difficile dans un tel ouvrage d'échapper à l'énumération. L'auteur a préféré décrire avec précision les quelques mo-

266 812 B
158 962 B

numents les plus significatifs de chaque époque et citer ceux qui méritent le plus de confirmer son tableau de chaque stade de l'évolution de l'architecture montoise. Cela nous vaut une étude claire, dense, documentée, complétée par des index des bâtiments et des architectes. L'illustration bien choisie nous a paru trop réduite pour un tel sujet.

J.-P. Du.

Le Patrimoine monumental de la Belgique,
t. 2, Brabant-Nivelles, Soled, Liège,
1974.

Ce volume, consacré à l'arrondissement de Nivelles, constitue le deuxième tome de l'Inventaire général monumental de la Belgique.

Placé sous la direction du ministère de l'Education nationale et de la Culture française, il a été rédigé par une équipe de chercheurs dirigée par le professeur R. Le-maire de l'Université catholique de Louvain.

Il ne s'agit pas seulement du relevé des œuvres d'art prestigieuses, cathédrales et châteaux, mais des maisons, des fermes, des églises rurales, etc. du Brabant wallon, édifices antérieurs au deuxième tiers du XIX^e siècle. Une brève introduction retrace les grandes lignes de l'évolution historique de la région étudiée.

Un lexique architectural (schémas d'implantation des fermes, des ouvertures, des superstructures) permet l'étude et le classement des édifices. Chaque village est traité en une notice brève mais substantielle donnant l'inventaire et la description des édifices que l'on y trouve. Des plans, schémas ou photos illustrent les notices. L'illustration est abondante (11 quadrichromies, 300 photos en noir et blanc dont de très nombreuses photos aériennes, 66 schémas ou plans). Une carte détaillée facilite grandement la recherche et le repérage des édifices inventoriés.

Tout naturellement, les visiteurs du Roman pays de Brabant se serviront de cet ouvrage. Mais il nous paraît des plus utiles aux professeurs d'histoire qui organisent des excursions pédagogiques en vue de l'étude du milieu (cycle d'observation).

Espérons que, dans un avenir rapproché, les prochains volumes seront à la disposition des collègues des autres régions.

P.B.

M. RAGON, Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes,
2 vol., Tournai, Casterman, 1971, 1972.

A l'heure où l'on parle de plus en plus de l'environnement et de la qualité de la vie, le fort beau volume de M. Ragon est le bienvenu. Le premier volume se penche sur les idéologies et les pionniers du XIX^e siècle (1800-1910), le second concerne les pratiques et les méthodes. L'auteur analyse donc les idéologies nées de la révolution industrielle et envisage l'esthétique nouvelle résultant de l'utilisation de matériaux nouveaux.

L'exode rural, parallèle à la révolution industrielle à des conséquences très importantes : suppression des murailles et création de banlieues anarchiques, édifiées sans préoccupations esthétiques ou hygiéniques, omettant les problèmes inhérents à la ville, à savoir celui de la circulation et de l'habitat.

La crise de croissance des grandes villes industrielles du XIX^e siècle a suscité des réactions de la part des politiques et notamment de la part des socialistes utopiques : « A société nouvelle, cité nouvelle. » Cette idéologie marquera aussi la ville du XX^e siècle. Parmi les réalisations les plus spectaculaires, citons le Paris d'Hausmann et de Napoléon III, la familistère de Godin à Guise, les cités-jardins d'Ebenzer Howard, les cités industrielles de Tony Garnier, etc. L'auteur relate les projets, les études et les réalisations des architectes et des ingénieurs du XIX^e siècle, entre autre Eiffel, Perret, Gaudi, le Facteur Clevé, etc. sans se cantonner aux seuls architectes, s'attardant aux artistes, aux idéologues, aux représentants du Bauhaus et du modern style. L'ouvrage présente cette énorme qualité d'unir étroitement les deux faces de la réalité : architecture et urbanisme, activités devenues inséparables à l'époque industrielle. Analysant les diverses influences en matière architecturale, à savoir influences sociales, économiques, etc. M. Ragon ne rejette pas le rêve ni les aspects utopiques de certaines réalisations. Celles-ci peuvent paraître trop à l'avant-garde et devenir réalité un demi-siècle après.

Le deuxième volume fait une place de choix aux différentes tendances des soixante dernières années en matière d'architecture et d'urbanisme. L'ouvrage permet de s'initier à la pensée des théoriciens, mais

aussi aux œuvres des architectes les plus connus, Gropius, Le Corbusier, etc. sans laisser dans l'ombre les architectes allemands et soviétiques. Ces deux volumes permettent une connaissance de cet art majeur, non seulement en Europe, mais aussi dans les autres continents.

Ils seront très utiles à ceux qui souhaitent étudier le problème de la ville, de sa construction, de son intégration dans le passé et de sa survie.

P.B.

NOPPEN, Luc, **Notre-Dame de Québec**, Québec, éd. du Pélican, 1974.

Imbus de supériorité culturelle, nous méprisons volontiers ou nous tournons en dérision les efforts de ressourcement de ceux qui tentent de sauver leur identité nationale. Or, voici que le Québec nous donne l'exemple d'un pays francophone aux prises avec une renaissance culturelle. Acceptons la leçon et admirons la qualité du travail qui nous présente ici le premier édifice paroissial de la Nouvelle-France, plusieurs fois détruit et reconstruit dans un souci d'attachement à ses modèles français. Le visiteur européen occidental ne peut manquer d'être frappé par l'unité d'architecture des édifices religieux au Canada français.

Un style bien particulier issu d'un plan qui nous est familier, mais caractérisé par une élégante simplicité de formes élancées, associées à l'éclat coloré des matériaux.

Cet ouvrage, riche de comparaisons, impeccable dans la qualité de son iconographie et de sa présentation fait honneur à l'édition de notre sœur américaine.

R.V.S.

CHINE.

J. GERNET, **Le monde chinois**, Paris, A. Colin, 1972.

Publié dans la collection **Destins du Monde**, ce volumineux ouvrage présente une remarquable synthèse de l'histoire chinoise. La Chine n'est pas seulement un Etat de 700 millions d'habitants, mais aussi et surtout un monde qui a élaboré une écriture, des institutions politiques, des religions, une conception de l'homme, une civilisation caractéristique et particulière.

L'influence chinoise se retrouve tout naturellement parmi les populations voisines de tout l'Extrême-Orient (Japon, Corée, Vietnam, etc...) mais aussi chez les peuples des steppes asiatiques et en Europe même. Cette civilisation présente à la fois une grande unité, mais aussi une grande diversité.

Cette synthèse de l'histoire chinoise vient à son heure, car elle est actuellement encore fort peu connue et fort peu exploitée, ce qui explique tant d'a priori et de jugements de valeur. Ce volume paraît indispensable à qui veut pénétrer dans ce monde immense qu'est la Chine. Etant donné l'abondance de la matière, force a été de s'en tenir aux grandes lignes de l'évolution des mentalités, des structures économiques, sociales et politiques. Remarquons que l'art, la technique et les lettres ne sont pas oubliés ; l'auteur insiste sur l'interprétation et l'interaction de ces diverses disciplines. La civilisation chinoise est essentiellement liée à un type d'agriculture évoluée de plaines et de vallées où les animaux jouent un rôle mineur. Il y a donc séparation entre le monde des agriculteurs et celui des éleveurs.

Jamais, cette histoire n'est envisagée de manière trop restrictive ; l'auteur établit des points de contact, des rapports, des parallèles entre les civilisations chinoise et du Proche-Orient. Il développe cette longue fresque en y insérant les nouveautés techniques, les changements politiques, sociaux, économiques, etc. en soulignant l'importance et la nécessité de comprendre et de connaître l'histoire chinoise pour comprendre l'histoire universelle. La période contemporaine est abordée, mais ne constitue pas la partie la plus importante de l'ouvrage.

On y trouve les éléments scientifiques habituels : orientation bibliographique dont on a écarté les publications en chinois et en japonais, des tableaux chronologiques (histoire - civilisation), 29 cartes (politiques, culturelles, économiques), 16 figures (outils, écriture, etc.), 32 planches en noir et blanc, 4 planches couleur, index.

« Sans l'Europe, la Chine ne serait pas ce qu'elle est, mais sans la Chine le monde ne serait pas ce qu'il est. »

Pour s'en persuader, il faut absolument lire ce guide sûr et bien documenté

P.B.

1 commande
NEEDHAM, Joseph, **La tradition scientifique chinoise**, collection **Savoir**, Hermann, 1974, Paris.

Ouvrage remarquable sous forme d'un recueil d'articles dénonçant d'une manière ou d'une autre, directement ou indirectement, « l'eurocentrisme » fondé sur l'universalité et la supériorité de la science et des valeurs euro-américaines. Cette mentalité a pour origine les guerres coloniales grâce auxquelles elle s'imposa aux autres continents et est, aujourd'hui, présentée sous le couvert d'un néo-colonialisme revigoré par l'ombre, en arrière-plan, du champignon atomique.

Si nous connaissons les apports de l'Orient en général et de la Chine en particulier au niveau du papier, de la boussole et de la poudre à canon, nous ignorons sans doute ceux se rapportant aux forages (puits artésiens et sel gemme), aux bateaux à aubes, à la géobotanique, à l'alchimie, aux gouvernails, aux compas et à la métallurgie : c'est ce que l'auteur nous apprendra. Il aborde parfois des points très techniques tel ce parallèle de théories chinoises et de la philosophie grecque portant sur l'appréhension du son comme vibration, exemple de la théorie ondulatoire du *pneuma* et de la *tonike kinesis*, chers aux stoïciens.

Le dernier chapitre est particulièrement intéressant : quittant le plan strictement scientifique, il traite du passé culturel chinois et de ses rapports avec la Chine contemporaine de Mao. C'est une comparaison parfois discutable, toujours intéressante entre le système mandarin et le régime communiste dans lequel Monsieur Needham s'efforce de trouver des prolongements.

En conclusion, une étude très intéressante pour le professeur d'Histoire ou celui d'Histoire des civilisations qui sont encore trop souvent tentés de présenter leur matière par référence à l'Occident, qui passe pour le découvreur de toutes sciences et de toutes techniques.

J.P.F.

MOYEN AGE.

DJAÏT, Hichem, **L'Afrique arabe au VIII^e siècle (86-184 H)**, dans **Annales, Economies, Sociétés, Civilisations**, t. 28, p. 601-621, Paris, Colin, 1973.

A la différence de l'Orient, la conquête du Maghreb par les musulmans a été longue

et difficile. L'effondrement des cadres byzantins n'a pas entraîné la soumission des autochtones : Rûms, Afârika, Berbères des tribus largement convertis à l'islam, Juifs représentent la prépondérante majorité en face de 50 milliers d'Arabes originaires du Yémen, de Syrie, d'Irak, de Perse, d'Egypte. Cette minorité se trouve confinée dans les villes. Elle donne au plat pays une organisation typiquement arabe. Le *wâlî*, seul détenteur de la puissance publique, est entouré des *mawâlî* de son *haras* ou garde personnelle. Il correspond directement avec le Calife de Damas et constitue une *wilâya* d'Afrique dont le centre est Kairouan, fondation arabe autour d'un point d'eau. Une série de *diwan* s'occupent de l'armée, de l'impôt, des dépêches. Ils sont complétés par des offices dépendant du Palais du gouverneur, la Maison de la Monnaie (*dâr-al-Dinarb*), des distributions alimentaires (*dâr-al-Rizq*), le Trésor public (*bayt-al-Mâl*). Ensemble, ils donnent à l'administration la physionomie d'un pays occupé et exploité par l'armée. A l'origine la langue d'administration reste le latin emprunté au personnel byzantin demeuré en place, puis l'arabe s'impose vers 750 environ. Les témoignages archéologiques donnent à penser que l'activité économique fut importante. Les califes considèrent l'Afrique comme une de leurs meilleures provinces. Les biens impériaux furent simplement récupérés par les nouveaux venus. Industrie extractive et fabrication concurrent avec le commerce un net progrès. Par caravanes circulent grains, huile, tapis, tissus, esclaves, objets de luxe, armes.

L'influence arabe se développe par l'intransigeance de l'aristocratie extrêmement féconde biologiquement qu'ils forment. A l'opposite, les tribus berbères tendirent à se singulariser davantage quoique soumises à l'islam par opportunisme politique. L'arabisation suit de près la forme ancienne comme en témoigne la toponymie de *Vaga=Béja Tripoli=Atrâbul*, etc. Seule Kairouan a la forme circulaire du camp arabe

R.V.S.

VANACKER, Claudette, **Géographie économique de l'Afrique du Nord selon les auteurs arabes du IX^e siècle**, dans **Annales, Economies, Sociétés, Civilisations**, t. 28, p. 659-680, Paris, Colin, 1973.

Pour qui s'intéresse à l'Afrique du Nord se trouve rassemblé ici un bel assortiment

de cartes économiques dont les commentaires font apparaître les problèmes posés par l'invasion hilarienne au XI^e siècle. Les côtes d'abord entravées par l'absence de maîtrise de la mer qui ne viendra qu'avec l'occupation de la Sicile, est alors l'unique zone d'un commerce déclinant. Au Moyen Age, l'Afrique du Nord est avant tout un pays de cultivateurs et d'éleveurs. Les villes qui participent au grand commerce sont peu nombreuses, qu'il s'agisse du commerce avec l'Afrique noire ou avec l'Orient musulman. La plupart des villages vivent en économie fermée, tandis que les villes sont tributaires de leur plat pays. Les nomades sont en voie de sédentarisation.

R.V.S.

COLEMAN, E.-R., **L'infanticide dans le Haut Moyen Age**, dans *Annales, Economies, sociétés, civilisations*, t. 29, p. 315-335, Paris, Colin, 1974.

Depuis vingt ans qu'elle est lancée, la recherche démographique pénètre dans le domaine médiéval grâce à une relecture du Polyptyque de Saint-Germain-des-Prés.

Contrairement à une idée admise, elle révèle que l'importance numérique de la cellule familiale n'est pas liée au statut social. Le chiffre moyen pour chaque catégorie oscille autour de 9. Il est davantage lié à l'étendue et à la richesse de la terre. Constatation curieuse : l'indice de masculinité diminue en proportion inverse de ces mêmes données. Plus la terre est vaste et productive, plus le nombre de femmes y est élevé avec toutefois un surplus d'hommes bien supérieur à la moyenne d'une population normale actuelle. Ceci fait rebondir le problème du contrôle démographique que Malthus liait principalement à la continence volontaire et au mariage tardif et donne un nouveau relief aux pénalités formulées dans les pénitentiels médiévaux contre les avortements et les abandons d'enfants, forme camouflée d'infanticide, souvent excusée par des mobiles économiques. Les filles étant souvent un fardeau dont la charge profitait à son époux seulement et risquait d'entraîner un morcellement excessif du patrimoine paternel, elles représentent des victimes toutes désignées spécialement dans les familles pauvres, celles des serfs notamment, comme l'atteste l'analyse du polyptyque ci-dessus. « Tu ne tueras point, mais tu ne dépoileras pas des efforts excessifs pour conserver la vie » dit

la maxime. Il est significatif de constater que les filles sont sevrées à un an et les garçons à deux, avec tout ce que cela comporte pour la survie. Combiné à l'immigration de travailleurs masculins, l'infanticide des filles, valorise la femme adulte, le surplus peut être aussi exporté sous forme d'exogamie (formariage) ou de sélection pour la domesticité du seigneur où le célibat est sans doute dominant. On peut imaginer que les perfectionnements agricoles à partir du XI^e siècle entraînent une régression de ces pratiques et contribuent au boom démographique des XII^e et XIII^e siècles. La fécondité l'emporte sur la mortalité.

R.V.S.

55.45A
Les **Propos de Saint Louis**, présentés par D. O'CONNELL, préface de J. le Goff, Collection **Archives**, éd. Gallimard, Julliard, Paris, 1974.

La collection **Archives** met à un prix modique et sous un format fort pratique, de fort précieux recueils de documents.

En ce qui concerne le dernier dossier de la série, l'authenticité absolue des écrits et paroles du roi de France, est moins importante que la psychologie et la mentalité d'une époque dont ils sont le reflet. En effet, fort peu d'entre eux sont attribuable, en toute certitude au roi, mais ils sont tous d'époque et même datés.

Dans le cas présent, ils permettent de saisir une certaine interprétation des textes bibliques et du christianisme, au niveau le plus élevé, au cours du XIII^e siècle, une utilisation fort prudente d'extraits choisis de ce recueil est donc susceptible de faire comprendre aux élèves la prudence qu'impose à l'historien l'interprétation des documents utilisés dans son travail. De même, une analyse rigoureuse de ces textes peut permettre d'aiguiser leur esprit critique.

Regrettons toutefois que, conformément à ces remarques, des historiens de valeur, comme ceux qui patronnent cette collection, n'en soient pas encore venus à démystifier la tradition historique et à nous présenter Louis IX autrement que sous sa qualité exclusivement chrétienne, alors que l'auteur lui-même admet que sa béatification a eu des motifs politiques.

R.D.

PH. CONTAMINE, *Guerre, état et société à la fin du moyen âge, Etudes sur les armées des rois de France, 1337-1494*, Paris, La Haye, Mouton, 1972.

Le but de l'ouvrage est double : étudier les liens unissant la monarchie des Valois aux armées qu'elle employait et examiner les hommes de guerre eux-mêmes. Il s'agit donc d'un volume étudiant à la fois les aspects institutionnels et sociaux de l'organisation militaire. L'étude se déroule sur une période d'un siècle et demi, ce qui permet de suivre à la fois l'évolution et de constater la persistance de divers éléments de la société militaire. D'autre part, le choix de la période s'explique par l'abondance des sources d'archives et des chroniques qui font de la guerre le sujet idéal, le sujet de prédilection. L'étude de l'armée de Charles V a été poussée (1369-1380) parce que l'on assiste à cette époque à la naissance de l'armée permanente, qui comptait environ 10.000 hommes en temps de paix et 50.000 en temps de guerre.

Cette armée est très différente de celle des premières années de la guerre de Cent ans et elle deviendra un des organes fondamentaux de l'Etat fort, reconstitué sous la monarchie.

Cette armée reçoit un salaire non plus calculé en fonction de la qualité nobiliaire, mais selon la place occupée dans la hiérarchie des fonctions. L'unification de l'armée fera disparaître les deux armées « linguistiques », l'une de langue d'oïl et l'autre de langue d'oc. La discipline s'affermir peu à peu, remplace l'esprit féodal et l'idéal aristocratique.

De copieuses annexes éclairent très opportunément de nombreuses questions fondamentales propres à cette période de mutation. Il s'agit d'un ouvrage capital pour comprendre ce siècle si troublé.

P.B.

GUENEE, B., *Histoires, annales, chroniques. Essai sur les genres historiques au moyen âge*, dans *Annales, Economies, sociétés, civilisations*, t. 28, p. 997, Paris, Colin, 1973.

Rien n'est perdu dès l'instant où une science commence à s'interroger sur elle-même. Or voici que l'histoire se donne bien du souci pour se définir et se préciser comme terminologie. La plus grande confusion règne dans les esprits entre des termes tels

que *histoires, annales, chroniques*. Par un étrange retournement l'Antiquité considère l'histoire comme le témoignage du présent par opposition à la chronique, relation des faits du passé. Ultérieurement, histoire et chronique tendent à se confondre avec cette seule différence que l'histoire relève davantage d'une narration par matière, par sujet, alors que la chronique se borne à donner aux événements leur suite chronologique.

Les chroniqueurs comme les historiographes sont d'ailleurs attachés à ne pas donner d'explication aux faits qu'ils énoncent. Chacun de ceux-ci constitue une unité dont le seul lien est la suite des temps. Cette conception médiévale n'est pas encore dépassée aujourd'hui, encore que l'auteur l'attribue à la médiocrité, disons plutôt à la modestie des historiens.

Ils craignent d'empiéter sur la philosophie ou la théologie, sauf exception : avec la Renaissance, l'histoire s'attache de plus en plus au sens du récit, la rhétorique la contamine. Il faut attendre la fin du XVI^e siècle pour que sous la plume de La Popélinière le but assigné à l'histoire soit la recherche des causes, sans pour autant négliger les autres qualités qui lui sont reconnues au fil des temps. Chroniques et histoires se séparent dès lors, non sans que les unes et les autres ne cessent de s'influencer. O poids des coutumes combien tu es lourd pour toute rénovation !

R.V.S.

SECONDE GUERRE MONDIALE

STEINERT, M.-G., *Les origines de la seconde guerre mondiale*, coll. *Documents histoire*, P.U.F., Paris, 1974.

Comme le dit l'auteur, la seconde guerre mondiale reste pour beaucoup de gens une expérience traumatisante, qui rend difficile un jugement serein et détaché. A cette difficulté s'ajoute une autre, la difficulté d'accès aux archives, (qui est encore plus grande en Belgique qu'en France). Mais il a été possible de réunir des documents permettant de faire le point sur les principaux problèmes.

Ce sont ces documents qui sont présentés ici et qui seront utiles à tous ceux qui préparent des leçons difficiles comme celles de « conflits et arbitrages ».

J.D.

1ère partie
MOURIN, M., **Reddition sans conditions**, Paris, Albin Michel, 1973.

Il s'agit pour l'auteur d'étudier l'influence et les conséquences pour l'histoire mondiale de l'exigence de reddition sans condition lancée par le Président Roosevelt aux puissances de l'Axe le 24 janvier 1943 et qui a fait l'objet de véhémentes critiques.

A travers des mémoires, correspondances, études, documents, revues, articles, journaux, l'auteur a essayé d'approcher la vérité et de faire le point.

Il semble que la renaissance de l'Allemagne fédérale dotée d'un pouvoir central et d'une puissance économique, la renaissance de son armée, permettent de se poser des questions sur ce bien-fondé de la formule de Casablanca.

Le prix de cette exigence n'avait-il pas dépassé les profits qu'on en avait tirés.

Livre dense, un peu long, destiné à ceux pour qui l'histoire de la guerre reste un point important à étudier.

J.D.

CRAIG, W., **Vaincre ou mourir à Stalingrad**, collection « Ce jour-là », Paris, R. Laffont, 1974, 432 p.

A travers des recherches dans les archives de différents pays, des rencontres avec des hommes et des femmes directement mêlés au drame, l'auteur, dans sa démarche historique pour reconstituer la bataille de Stalingrad, s'aperçoit que « la mosaïque se modifie : la brillante offensive allemande vers la Volga, perd de son éclat en comparaison avec la défense opiniâtre de l'armée rouge. »

D'autre part, un fait l'a frappé plus encore : « C'est la progressive désintégration morale et physique des soldats allemands à mesure qu'ils se rendaient compte qu'ils étaient perdus. »

Ouvrage intéressant, mais qui tient plus au roman qu'à la science historique surtout parce que le récit est entrecoupé d'anecdotes, de faits quotidiens et parfois d'effets un peu mélodramatiques.

J.-D.

ALLAINMAT, H., **Auschwitz en France**, Presse de la Cité, coll. **Coup d'œil**, Paris, 1974, 243 p.

Un livre qui comble une lacune et qui nous parle de ce camp dont nous connaissons le nom, mais qui est passé jusqu'ici sous silence, car il en était d'autres plus importants. Et pourtant ... Ici nous retrouvons toute l'horreur d'Auschwitz, l'effroyable vérité, à travers des témoignages et des documents.

Journaliste, l'auteur a l'habitude d'écrire pour le grand public, mais ici il fait œuvre d'historien, avec les sources dont il dispose.

J.-D.

Fonteyne, Jean, **Buchenwald**, Presses de la société d'édition populaire, Bruxelles, 1975.

Souvenirs de J. Fonteyne, récemment disparu, au moment du trentième anniversaire de la libération des camps de concentration en Allemagne nazie.

Communiste, résistant, homme de cœur, internationaliste, antifasciste, l'auteur nous raconte simplement ce qu'il a vu, ce qu'il a enduré, mais surtout à travers les souffrances des autres.

Il s'agit : d'un témoignage, d'un message et d'un appel.

J.-D.

WOLW, J., **Le procès de Breendonck**, F. Larcier, 39, rue des Minimes, 1000 Bruxelles, 1973.

Il s'agit d'un rapport sur le procès de Breendonck, c'est-à-dire des tortionnaires de ce camp, qui eut lieu à Malines en 1946.

A côté des dépositions des témoins, on trouve des rapports de la Sûreté à Londres, des ordonnances de hauts fonctionnaires du III^e Reich.

Ce livre est écrit pour « que les jeunes sachent, pour que les moins jeunes se souviennent ... ». Il évoque l'aspect juridique de l'événement. Fort intéressant comme document, un peu trop sec peut-être pour les jeunes.

Une phrase cependant nous étonne en tant qu'historien : « Car il n'est pas nécessaire de remonter dans la nuit des temps, jusqu'à Shemacherib, Assurbanipal, Commode ou Gengiskhan pour découvrir qu'au XX^e siècle régnaient, à Breendonck, leurs frères en inhumanité. »

Pourquoi garder cette notion de « Barbares inhumains » pour désigner Assurbanipal ou Gengiskahn. Ils ne sont pas, à nos yeux comparables aux ignobles fascistes du XX^e siècle.

J.-D.

BIRD, E. K. **Rudolf Hess dévoile son mystère, l'air du temps**, Gallimard, Paris, 1975, 283 p.

Depuis 27 ans, R. Hess purge une peine de prison, cet homme a été le second personnage du Reich, l'adjoint d'Hitler.

Hess est-il fou ? Savait-il que Hitler allait attaquer l'U.R.S.S. ? A-t-il mis les alliés au courant ? Ces questions trouvent réponse dans cet ouvrage.

L'auteur, Lieutenant-colonel américain, est directeur américain de la prison de Spandau où est enfermé Hess. Après des centaines d'heures de conversation avec le détenu, il en est arrivé à avoir pour lui une certaine sympathie, il conte l'histoire d'un homme qui aida à déclencher une guerre, qui tenta, dit-il, vainement d'y mettre fin. Il faut lire attentivement ce livre pour prendre parti. L'histoire doit-elle prendre parti ? Non, mais l'historien peut émettre un jugement, et je m'en voudrais d'en émettre un à la place de ceux qui liront ce livre.

J.-D.

CLOSON, F.-L. **Le temps des passions, de Jean Moulin à la libération, 1943-1944**, Coll. Coup d'œil, Presses de la Cité, Paris, 1974, 247 p.

Compagnon de la libération, l'auteur nous parle de J. Moulin, des comités de Libération et de la libération de Paris.

Journal personnel ? Récit d'aventure ? Hommage au Général ? Nous ne pouvons trancher.

Ouvrage agréable à lire, mais comme le titre l'indique « le temps des passions » n'est pas celui de l'historien.

J.-D.

DELPRIERRE de BAYAC, J., **La guerre des ombres, combats et trahisons sous l'occupation**, Fayard, Paris, 1975, 246 p.

L'auteur a le mérite de raconter une résistance réelle, comme un fait quotidien.

Il analyse à travers les exemples qu'il a choisis les raisons qui poussèrent les Français à s'engager dans la résistance, il parle aussi de ceux qui ont pris le chemin de la collaboration.

Une introduction du colonel Plas, chef du recrutement des maquis de Meurthe et Moselle cautionne ce livre, qui n'est pas l'œuvre d'un historien, car il manque les sources, mais a-t-on des sources quand on écrit l'histoire de la résistance ?

J.-D.

LAURAN, A., **La casquette d'Hitler ou le temps de l'oubli**, Editeurs français réunis, Paris, 1974, 207 p.

Livre émouvant, édifiant, intéressant qui tente de retrouver, 30 ans après, ce que peut être devenue la déportation dans le souvenir de ceux qui la subirent. L'auteur a aussi fait passer un questionnaire dans les classes de 6, 5, 4, 3, à Paris à des garçons et des filles de 11 à 15 ans, et consulté 23 manuels d'histoire utilisés dans les classes primaires.

Enquête stupéfiante parfois, mais dont les résultats ne nous étonnent pas tellement.

Les sentiments existent, nul ne peut le nier et comment empêcher un homme qui a souffert dans les camps d'apprendre à son petit-fils ce qu'étaient les Nazis, comment alors ne pas comprendre qu'un enfant allemand ne saisisse pas l'attitude de ce petit-fils de déporté français.

Avons-nous raison, de faire ainsi le silence sur ce temps des camps nazis ?

Le programme nous répondra-t-on, mais nous savons tous qu'on y met ce que l'on veut dans ce programme. Alors pourquoi ne pas parler un peu plus de cette résistance et de cette déportation ? Je crois que le livre d'A. Lauran est fait pour que nous nous posions cette question !

J.-D.

DIVERS.

CROUZET, F., *Le conflit de Chypre (1946-1959)*, Centre européen de la dotation Carnegie pour la paix internationale. Etudes de cas de conflits internationaux, IV, Bruxelles, éd. Bruylant, 1973, 2 vol.

L'ouvrage de M. F. Crouzet, paru peu de temps avant que l'actualité ne la projette à nouveau au premier plan, apparaît très certainement comme une contribution fondamentale à l'histoire de la crise chypriote.

L'auteur nous y donne une analyse minutieuse du conflit, de 1946, date des premiers troubles, à la signature en 1959 des accords de Zurich et Londres qui prévoyaient la création d'un Etat chypriote indépendant.

Malgré de nombreuses qualités, information très complète et surtout objectivité, la longueur même du livre nous apparaît comme un handicap majeur à son utilisation dans l'enseignement. On s'en servira donc avant tout comme d'un instrument de référence.

Cette remarque se limite cependant au corps même de l'ouvrage.

On trouvera, en effet, en introduction, un cours aperçu de l'histoire de l'île des origines au XIX^e siècle, qui met bien en relief le rôle de structure de gouvernement joué par l'ethnarchie dès cette époque. Suit un bilan du régime britannique de 1878, date de la cession par la Turquie, jusqu'à l'indépendance, qui insiste sur l'aspect social de la revendication à l'Enosis.

En outre, l'auteur nous livre une analyse lumineuse des tenants et aboutissants du conflit qui permettra, dans une série de leçons données aux classes terminales, de mettre en valeur la complexité du fait historique.

Le conflit de Chypre y apparaît sous ses trois aspects les plus importants : 1^o - comme conflit colonial d'abord, parce que l'île, outre son appartenance à la Couronne britannique, a subi l'influence du contexte méditerranéen et notamment, au travers du mot d'ordre d'autodétermination, celle du mouvement de libération du Magrebh à partir de 1945 ; 2^o - comme conflit national ensuite, dans la mesure où il se rat-

tache directement aux séquelles de la Question d'Orient, mais placé dans un contexte nouveau puisqu'il s'agit ici de deux fragments de nations existantes ; 3^o - conflit international enfin, tant par le problème posé par le reflux de la puissance impériale britannique que par le rôle joué par l'île, dès les années cinquante, dans le dispositif de l'OTAN.

A partir de 1959, le conflit est sensiblement différent ; il évolue vers une guerre civile, internationalisée par l'immixtion de la Grèce et de la Turquie, par les tentatives de conciliation de l'ONU et surtout par l'intervention de plus en plus flagrante des Etats-Unis dans cette partie du monde.

Nous y ajouterons pour terminer que si l'ouvrage ne contient pas de textes, on y trouvera deux graphiques représentant les actes de violence commis à Chypre de 1955 à 1958, une carte physique et politique de l'île et surtout celle de la répartition de la population par ethnie, en 1959.

J.-P. D.

GIDDINGS, J.-Louis, *10.000 ans d'histoire arctique*, dans la collection *Civilisations du Nord*, Paris, Fayard, 1973.

La lecture de ce livre m'a replongé dans les récits de voyages des 18^e et 19^e siècles dont fut nourrie mon enfance. Récit, parsemé d'anecdotes, simple, dépouillé jusqu'à la naïveté, toujours décousu en raison d'un découpage plus géographique que chronologique de campagnes de fouilles menées tantôt sur les côtes occidentales, tantôt à l'intérieur de l'Alaska en vue de débrouiller l'énigme des origines de la culture esquimaude.

Celle-ci semble résulter d'une culture microlithique remontant à 4 ou 5 mille ans dont les caractères se diffusent tout au long du littoral arctique de l'Amérique du Nord jusqu'au Nord Groenland. Elle succède à des cultures dont la plus ancienne remontant à 10.000 environ est contemporaine de la dernière glaciation, époque où le détroit de Berhing forme un isthme et rend possible les traits d'une culture commune s'étendant de l'Alaska au Nord du Japon à travers les îles Aléoutiennes.

Mode de vie typique où alternent selon la saison la chasse au caribou menée à l'intérieur des terres (site d'Onion Portage) et l'exploitation des ressources du littoral marin (site du cap Krusenstern).



Dire que la traversée du détroit de Behring par voie maritime a constitué un obstacle serait excessif. Les formes d'industrie lithique accusent des parentés avec les industries eurasiatiques les plus anciennes du Paléolithique et du Mésolithique européen ainsi que du Mésolithique et du Néolithique sibérien, comme si le cheminement des techniques s'était accompli de l'Ouest en Est avec des décalages de temps ramenant vers 8.000 av. J.-C. les dates des techniques les plus anciennes dans le Nouveau Monde septentrional

Rarement peut-on admirer spécimens plus représentatifs des facultés d'adaptation de l'homme au milieu naturel le plus dur, vrai triomphe de l'intelligence en défit prise dans le mouvement des influences culturelles successives.

Notons parmi les traits spécifiques, la pratique de la conservation du sang dans l'animal sacrifié, l'utilisation de demeures souterraines ou semi souterraines de plan rectangulaire avec foyer central, trou à fumée, banquettes latérales pour s'allonger tête vers le foyer, tunnel d'accès. Similitude étonnante des motifs décoratifs apparentés pour certaines époques (Ipiutak) à l'art scythe, ou aux idéogrammes chinois voire indiens des hautes époques.

Les techniques de fouille, de datation par la géologie, par le radiocarbone, par la dendrochronologie, trouvent ici une application concrète. Tables, lexique, index, bibliographie, planches et schémas divers complètent cet ouvrage de vulgarisation érudite.

R.V.S.

OLIVIER, Daria, **Alexandre 1^{er}, « prince des illusions »**, dans *Les Grandes études historiques*, Paris, Fayard, 1973.

Bifrons ! Prince ambigu jusque dans la mort, tel apparaît le fils de Paul Petrovich, petit-fils de la Grande Catherine. Originaire de Montbéliard par sa mère princesse de Wurtemberg, promis par son illustre grand-mère à supplanter son déséquilibré de père, Alexandre subit passivement l'éducation de cour dans un entourage d'esprits tarés et d'intrigues subtiles. Poussé contre sa volonté au métier de tsar jusqu'au parricide, il souffre durant toute sa vie de sa propre opprobre. Marié à 16 ans, il néglige sa jeu-

ne et douce épouse Louise de Bade convertie à l'orthodoxie par devoir d'Etat sous le nom d'Elisabeth Alexevna.

Imprégné des idées de Rousseau par son précepteur, libéral d'esprit, il devient autocrate par nécessité et comme par macération. Confronté à Bonaparte, il se méfie de Napoléon et s'assigne la tâche de Pacificateur de l'Europe. Il s'engage ainsi dans une politique pétrée de duplicité marquée par les entrevues de Tilsitt et d'Erfurt où il donne le change sur ses intentions véritables pour autant qu'en soit capable son esprit influençable voire versatile. Sa sœur Catherine le pousse dans le camp des **slavophiles** et Napoléon se prend au piège de l'alliance avec la Russie pour la conquête du Monde. L'aveuglement du Corse le trahit, dupé qu'il est par la soudaine rage mystique du tsar à lui enlever son empire contre l'avis des **alliés eux-mêmes**, tenus pour pusillanimes.

Sa mission sacrée accomplie, le tsar se révèle adversaire magnanime auquel la France doit de conserver ses frontières et un régime constitutionnel. La Charte de 1814 conserve l'essentiel de la Révolution contre la volonté réactionnaire et revancharde des Bourbons. Napoléon lui doit de conserver son titre avec l'île d'Elbe. L'épisode des Cent jours l'entraîne vers la réalisation de la Sainte Alliance garante de l'ordre et du bonheur des peuples. En moins de sept ans, il devient le champion de la réaction dont Metternich joue adroitement à l'extérieur, tandis qu'Alexis Andréévitch Arakhtchev, le Caporal de la Gatchina, nanti des pleins pouvoirs, l'impose de plus en plus brutalement à l'intérieur.

Reniant les principes de sa jeunesse, il « s' imagine défendre la civilisation contre l'anarchie, comme il l'avait sauvée du despotisme de Napoléon », note Châteaubriand. Il sème ce faisant le vent de décembre 1825, sursaut des libéraux patriotes avant la longue nuit du régime finissant. Depuis novembre, il n'est plus, laissant planer sur sa mort l'équivoque de sa disparition, image chère au folklore surnaturel russe.

Un beau cas de psycho-pathologie, fort éclairant sur le destin promis à la Russie des tsars, mais aussi à l'Union soviétique par delà les bouleversements, ô fatalité de l'histoire !

R.V.S.

PATILLON, Michel, **Précis d'analyse littéraire, les structures de la fiction**, Paris, Nathan, 1974.

L'enseignement n'aurait-il pas bénéficié des travaux linguistiques de Saussure et de ses continuateurs, comme le prétend l'auteur ? C'est possible. D'ailleurs, l'aveu de nombreux professeurs de français confirme trop souvent ce point de vue, eux qui se contentent si souvent d'analyser un texte dans le seul but d'en dégager l'« aspect humain ». (Mais, au fond, c'est quoi, l'aspect humain ? Et les élèves peuvent-ils prendre au sérieux la paraphrase incohérente, les commentaires verbeux avec quoi on confond si souvent l'analyse littéraire ?)

Ce livre a le mérite d'être un outil qui se contente de l'être et d'utiliser les méthodes et le vocabulaire de la stylistique (relais, focalisation...)

L'analyse scientifique qui nous est présentée ne se borne pas à démontrer un texte pour en dégager les structures. « Une structure donnée n'est saisie comme significative que dans l'instant où le sens apparaît ». De telles études, qui expliquent le mécanisme du jeu littéraire, de la création et de la fiction, sont loin d'être appauvrissantes : elles dégagent les bases à partir desquelles, au second degré, il sera possible de faire éclater la richesse, la vérité, le pathétique d'un texte.

Michel Patillon nous présente quatre leçons fondamentales, enrichies de nombreuses descriptions de textes choisis parmi les grandes pages de notre littérature, mais aussi des extraits de l'Iliade, de la Bible, des Mille et une nuits... Certains textes de Robbe-Gillet, de Nathalie Sarraute sont les bienvenus. Exposés avec rigueur, ces quatre leçons apprennent à connaître qui parle, qui voit ; elles attirent notre attention sur les techniques de la construction et sur les principaux modes de la fiction. Elles mettent en valeur les motivations, les illusions dont se sert l'auteur pour emporter l'adhésion du lecteur et « pour donner aux fictions l'apparence du normal ». La littérature en sort quelque peu démythifiée : cela ne lui fera pas de tort.

Enfin, l'auteur étudie quelques modes de construction : par exemple, il nous expose comment un écrivain, à l'aide d'une nouvelle, — cadre qui sert d'introduction ou à partir d'un procédé comme le voyage —, parvient à créer une structure ouverte où le

nombre de contes qu'on peut introduire n'est pas limité (voir les Mille et une nuits, le Diable boiteux...).

Bref, le mérite de cet ouvrage est de faire un effort de schématisation très intéressant qui peut amener les professeurs de français à recourir à un même langage qui fait appel à des notions simples comme focalisation indirecte, interne, focalisation zéro — même s'il est toujours possible de comparer les textes de Stendhal et de V. Hugo qui évoquent à leur manière la bataille de Waterloo en recourant au vocabulaire et à la technique du cinéma (panoramique, zoom, travelling, caméra subjective...).

Une omission dans la bibliographie : l'auteur ne semble pas avoir eu connaissance du petit ouvrage de L. Dupont, **De l'analyse grammaticale à l'analyse littéraire**, (édité chez Didier).

J.-M. P.

CHAUSSINAND-NOGARET, Guy, **Une élite insulaire au service de l'Europe, les Jacobites au XVIII^e siècle**, dans **Annales, Economies, sociétés, civilisations**, t. 28, p. 1097-1122, Paris, Colin, 1973.

On déplore pour la France les conséquences néfastes de la Révocation de Nantes tout en se félicitant du rayonnement de « l'esprit français » dont elle fut l'origine. Telle est l'image que donnent en général les manuels d'histoire de chez nous, du tournant du XVIII^e siècle. On glisse volontiers sur l'anglo-manie, L'origine de celle-ci inquiète peu sinon pour la mettre en rapport avec quelques philosophes français « exilés » dans les îles britanniques. L'étranger n'a pas bonne presse en France.

Or voici, à l'honneur de la nouvelle historiographie française, une vision très différente du problème dorénavant mis en liaison avec l'afflux sur le continent en général et en France en particulier des émigrés irlandais, anglais et écossais, partisans des Stuarts. Dès 1690, c'est par régiments entiers que débarquent en France les officiers et les soldats irlandais dont beaucoup sont gentilshommes.

Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, c'est toute une aristocratie qui se déverse ainsi dont les noms vont bientôt peupler la science, la politique, l'armée, le commerce, l'industrie. Cinquante mille au bas mot.

On n'en finit pas de recenser les initiatives dont l'origine est britannique. La franc-maçonnerie dont le rituel militaire marque bien la naissance. Les compagnies marchandes dont la Compagnie d'Ostende constitue un bel exemple sous l'égide du père du grand Mc Neny, pour ne pas parler des marques de cognac Martell, Otard, Hennessy. L'influence de Newton, de Swift, Chambers et l'Encyclopédie britannique, antérieure à la française, marquent toute la pensée philosophique du continent. N'est-ce pas plutôt l'amitié de Voltaire et d'autres esprits de son espèce avec lord Bolingbroke, que leur passage à Londres qui détermine la sympathie pour les idées anglaises dont l'influence sur la Révolution fut finalement si grande. Lumières et capitalisme, ne sont-ce pas les traits de toute cette époque ? Décidément les voies du seigneur ... et l'œil de l'historien !

R.V.S.

MOHAMED, *Journal de Mohamed*, Témoignages, Paris, Stock, 1973, 223 p.

M. Catani, sociologue, interroge un travailleur algérien qu'il rencontre à travers ses cours de français donnés le soir. Les propos recueillis au magnétophone sont retranscrits en respectant le style et les paroles.

Mais il ne semble pas que l'on puisse parler des travailleurs immigrés en lisant ce journal, car Mohamed « retrouve avec soulagement la France » il n'a jamais pris part à la guerre d'Algérie, il n'a pas fait la grève déclenchée par le F.N.L. dans les chantiers où travaillent des Algériens.

Si on ne peut douter de sa sincérité, s'il est émouvant, s'il a beaucoup travaillé, Mohamed pourrait être tout simplement un ouvrier français, un malade épuisé par le travail, mais français, exploité par notre société de consommation, mais il n'a rien de spécifiquement immigré, ni rien de politique, comme beaucoup d'immigrés.

J.D.